

Rodao (Florentino) : *Espanoles in Siam (1540-1939). Une
aportaciôn al estudio de la presencia hispana en Asia*

Pierre-Bernard Lafont

Citer ce document / Cite this document :

Lafont Pierre-Bernard. Rodao (Florentino) : *Espanoles in Siam (1540-1939). Une aportaciôn al estudio de la presencia hispana en Asia*. In: Revue française d'histoire d'outre-mer, tome 85, n°319, 2e trimestre 1998. pp. 166-167;

https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1998_num_85_319_3651_t1_0166_0000_2

Fichier pdf généré le 07/01/2019

relations de la France avec la *Cochinchine*, l'épopée de l'évêque d'Adran et du prince venus à Versailles en 1787, et même le voyage de la *Dryade* (p. 235-264).

La *Dryade* allait en principe relever et compléter les forces françaises dans l'océan Indien, et surtout reconduire en Cochinchine (sud du Viêt Nam actuel) l'évêque d'Adran Pigneau de Béhaine avec le petit prince fils du prétendant dynastique Nguyên Anh, à qui Louis XVI venait de promettre par ces intermédiaires une assistance généreuse et avantageuse pour les deux parties (28 novembre 1787). Elle devait participer aux opérations. Mais l'application était restée soumise à l'appréciation du gouverneur de Pondichéry, qui hésita, garda l'évêque et le prince, et ne fit partir la *Dryade* qu'en reconnaissance des côtes, pour préparer l'expédition éventuelle. Ce ne fut donc pas une affaire politique importante, il ne s'agit même de la Cochinchine, entre les 15 septembre 1788 et 15 février 1789, que dans les chapitres 5 et 6, 9 à 11, interrompus par un circuit aux Philippines et à Macao. Il n'y eut pas de contact direct avec Nguyên Anh. Quelques pages de synthèse historique de temps à autre ne sont donc pas le meilleur du récit de Mullet des Essards.

Les 23 dessins, dont 6 sur la Cochinchine sont intéressants, mais ne sont pas exactement des « gravures d'époque », car ils ont été ajoutés au document, à partir du *Voyage pittoresque autour du monde* (tome I) publié par Dumont d'Urville en 1834. Les deux cartes ne donnent que très schématiquement l'itinéraire, ce qui est dommage pour l'Asie du Sud-Est ; une troisième en couleurs dite des Indes orientales au XVIII^e siècle décore la couverture, mais sa réduction l'a rendue très difficilement lisible. La présentation (p. 7-10) et l'épilogue (p. 151-153) décrivent le document et donnent la biographie de l'auteur. Mais on y retrouve l'exagération habituelle du rôle des Français dans la restauration des Nguyên. Et même sans parler des fautes d'orthographe de noms propres, venant de la fidélité abusive au document, il y a beaucoup d'erreurs : les Tây Son n'étaient pas « forgerons » ; les Tonkinois n'étaient pas « d'anciens vassaux de la Cochinchine », et ce ne furent pas eux qui « prirent et tuèrent » la famille Nguyên ; ce ne fut pas l'évêque d'Adran qui fit « proclamer Nguyên Anh roi sous le nom de Gia Long », surtout pas en 1779 ! L'évêque mourut en 1799, non en 1817 ; Miguez Man (Minh Mang) était un fils cadet, non illégitime, de Gia Long ; Tsiampa ne peut être l'équivalent de Saïgon (p. 67), culao Cham n'est pas Fai-fo (p. 119).

Cependant, grâce à B. Bizalion, Mullet des Essards nous a transmis de manière sincère et pittoresque, parfois même sans pudeur, de nombreuses observations sur les conditions sociales, sanitaires et psychologiques de la longue vie recluse sur le bateau, et du petit monde colonial de l'île de France, de Pondichéry, de Manille, Macao et Canton. On y trouve quelques aperçus sur le Viêt Nam par les descriptions des îles de Phu-quôc, Poulo-Condor, de la baie de Danang ; des témoignages sur les ravages de la guerre civile et sur la lassitude des populations, faits concrets de l'histoire comme le départ d'Olivier de Puymanel tentant la grande aventure de sa vie au service de Nguyên Anh, etc. Ce récit de voyage est un document historique très intéressant, on le lit avec beaucoup de satisfaction, à condition de ne pas y chercher principalement une description du Viet Nam.

Philippe LANGLET

RODAO (Florentino) : *Espanoles in Siam (1540-1939). Une aportación al estudio de la presencia hispana en Asia.* — Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1997. — 206 p.

Si les publications traitant de la présence hollandaise ou portugaise en Asie du Sud-Est sont nombreuses, les Espagnols ont par contre peu écrit sur ce que fut leur présence dans les pays baignés par la mer de Chine méridionale, autres que les Philippines. Sans doute parce que, après avoir été chassée de cet archipel par les États-Unis en 1898, l'Espagne se désintéressera pratiquement de cette région jusqu'au milieu du XX^e siècle.

L'ouvrage sur les Espagnols au Siam que F. Rodao vient de publier traite d'un sujet qui surprend de prime abord, car la présence espagnole au Siam n'a jamais été importante comme le montrent les chiffres qu'en donne l'auteur pour les années 1928-1936 (p. 156), ainsi que le

contenu de l'étude. Malgré cela, ce travail est intéressant car il fournit une présentation sérieuse de ce que furent les relations hispano-siamoises au cours de la période étudiée.

Pour ce qui est de l'histoire de ces contacts entre le XVI^e et le XIX^e siècle, F. Rodao met bien en valeur et insiste sur le fait que les décisions d'intervenir ou de mener des actions en direction du Siam étaient habituellement prises à Manille et non à Madrid, c'est-à-dire par des Espagnols plutôt que par l'Espagne, et qu'elles étaient généralement le fait d'initiatives individuelles ; les aventuriers, les prêtres, les commerçants ou les gouverneurs de Manille qui agissaient souvent de leur propre chef, étant à l'origine d'actions dans lesquelles il était et il reste toujours difficile de faire la part du privé et de l'officiel. D'autre part, il montre que si dans les premiers temps l'objectif des Espagnols fut la conquête, il devint très vite le commerce — officiel et de contrebande — et le resta jusqu'à la perte des Philippines.

L'histoire de ces contacts était évidemment déjà connue des orientalistes travaillant sur cette région — le comportement des Portugais à partir de Macao ne fut d'ailleurs pas bien différent —, mais l'intérêt de cette partie de l'ouvrage est de présenter d'une façon globale ce que fut à cette époque la présence espagnole au Siam avec un certain nombre de précisions et de mises à jour tirées d'articles publiés récemment.

La deuxième partie du travail traite des relations diplomatiques et économiques hispano-siamoises de la fin du XIX^e siècle à la Seconde Guerre mondiale. L'auteur montre que celles-ci furent surtout le fait de Bangkok qui, après avoir sauvé son indépendance, cherchait à convaincre tous les pays qu'il fallait abolir les droits acquis par les Occidentaux sur son territoire, lors de la signature de ce qu'on a appelé les traités inégaux, alors que l'Espagne continuait à se désintéresser du Siam, qu'elle avait placé sous la juridiction diplomatique de son ambassade à Pékin, qui s'occupait très peu de ce qui se passait dans ce pays. Cela est bien mis en évidence, ainsi que les raisons qui, au cours des années 30, amenèrent la République espagnole d'abord, puis lors de la guerre civile le gouvernement franquiste de Burgos, à prendre langue avec le Siam.

Cette étude honnête et bien faite, de ce que F. Rodao appelle un « modèle en miniature » (p. 177) de la présence espagnole en Extrême-Orient, intéressera les siamisants, mais aussi les historiens de l'Asie du Sud-Est.

P.-B. LAFONT

GIRI (Jacques) : *Les Philippines, un dragon assoupi ?* — Paris, Karthala, 1997. — 21,5 cm, 207 p.

L'ouvrage de Jacques Giri répond à un besoin : celui de présenter en France un pays trop méconnu dans une Asie orientale en pleine recomposition. Il répond aussi à une question importante : les Philippines peuvent-elles prétendre au rang de nouveau pays industrialisé ? L'enjeu est important : comprendre pourquoi les Philippines n'ont pas profité du « miracle économique de l'Asie de l'Est » et évaluer les atouts qui permettront au pays de décoller pour rejoindre enfin la dynamique régionale.

Pour sa démonstration, Jacques Giri adopte une présentation chronologique qui constitue en soi une clef d'explication : les principaux obstacles qui bloquent aujourd'hui la modernisation du pays relèvent des mentalités et d'une structure socio-politique héritée d'un passé colonial ou post-colonial opprimant pour la population. La colonisation espagnole a donné naissance à une bourgeoisie foncière qui est devenue, avec l'arrivée des Américains en 1898, le moteur de l'industrialisation et du développement politique. Éloignés des Philippines, ni le pouvoir à Madrid ni celui de Washington ne pouvaient contrôler le pays sans le soutien accommodant de cette petite élite ; à l'inverse, celle-ci n'aurait pas pu maintenir un système social fermé et oligarchique sans l'appui des métropoles. L'échange de faveurs est mutuel ; il demeurera longtemps, jusqu'au rejet symbolique par le Sénat philippin du renouvellement du bail sur les bases américaines en 1992 (sujet non évoqué par l'auteur), la clef de voûte d'un système rentier.